

CELEBRATION LITURGIQUE DE LA SEMAINE SAINTE

Frère Daniel BOURGEOIS

Ce texte a été rédigé pour la revue La France Catholique pour la fête de Pâque 1992. Il retrace en quelques pages la démarche de la Semaine Sainte et il peut être lu en vis-à-vis avec l'article paru récemment dans la Revue Communio sur le même sujet abordé dans une perspective différente,

a) Un peu d'histoire :

La Semaine Sainte ne doit pas être isolée du Carême dont elle constitue l'achèvement, elle est l'ultime préparation du Peuple chrétien à entrer dans la Pâque de son Seigneur. Et, dans la mesure où cette Pâque du Christ est le Mémorial de la Mort et de la Résurrection du Seigneur, les célébrations du Jeudi et du Vendredi Saints constituent déjà la face "négative" de cette Pâque, l'entrée dans la Mort et le Mystère de la Croix de Jésus, tandis que la Vigile pascale en constituera la face "positive", celle de la Résurrection du Seigneur et de son entrée dans la Gloire du Père, à la tête de tous ceux qu'Il a rachetés.

A l'origine, la célébration de la Pâque du Seigneur avait lieu le Vendredi, le Samedi et le Dimanche que l'on désignait ensemble sous le terme de **Triduum pascal** : on trouve par exemple chez saint Augustin l'expression significative : "*Triduum Christi crucifixi, sepulti et resuscitati*" (Triduum du Christ crucifié, enseveli et ressuscité) ou encore, chez d'autres Pères de l'Eglise du quatrième siècle : "*Triduum sacrum*" (saint Ambroise ou saint Léon). Cette articulation des trois jours, attestée très tôt, était sans doute antérieure au Carême lui-même et manifestait sans équivoque possible que la célébration du cœur de la Liturgie et de l'existence chrétienne était la **Pâque du Christ**, son passage de ce monde au Père, dans le mystère inséparable de sa Mort et de sa Résurrection lequel est articulé selon trois moments : mort sur la croix, ensevelissement et descente aux Enfers, Résurrection au matin de Pâques, chacun de ces moments correspondant à une journée.

Plus tard (les premières attestations certaines datent du VIII^{ème} siècle, mais le changement peut être antérieur), on y ajouta la **Célébration de la Cène du Seigneur** qui s'intégra au "Triduum". Cette célébration avait un profil particulier : elle était l'inverse d'une synaxe aliturgique¹, puisqu'il n'y avait pas de liturgie de la Parole et que l'on commençait directement par la Liturgie eucharistique.

C'est vers la même époque (VII^{ème} ou VIII^{ème} siècle) que, la célébration liturgique du Jeudi Saint ayant reçu une amplification équivalente aux deux journées suivantes, on se mit à considérer le **Triduum** comme l'ensemble des Jeudi, Vendredi et Samedi Saints, donnant ainsi au Jeudi un statut équivalent aux jours suivants, mais surtout en disloquant cet ensemble ternaire de ce qui était devenu un quatrième temps, la célébration de la Résurrection. Ainsi,

¹ On appelle synaxe aliturgique une célébration sans prière eucharistique : c'était donc ce que nous appellerions aujourd'hui une liturgie de la Parole, suivie ou non, selon les cas, de la communion aux Présanctifiés. Pour nous, le type de synaxe aliturgique est l'Office de la Passion et de la Croix du Seigneur, le Vendredi Saint, puisque ce jour-là, on communique aux saintes espèces consacrées la veille et conservées au reposoir.

s'instaurait liturgiquement d'abord, spirituellement, théologiquement et pastoralement ensuite, une coupure extrêmement préjudiciable à l'intelligence du Mystère Pascal : la dissociation entre la mort et la Résurrection du Christ, laquelle s'est répercutée dans la conception globale du salut, la Résurrection étant considérée comme un complément du geste sauveur de Jésus Christ considéré comme central et se suffisant presque à lui-même, sa Mort sur la Croix².

On comprend donc que la réforme liturgique consécutive au Concile Vatican II ait voulu avant tout, pour retrouver la véritable structure de la Liturgie pascale, remettre en valeur la corrélation Mort-Résurrection, et se soit attachée à ne plus traiter liturgiquement la Vigile Pascale comme un appendice plus ou moins adventice aux célébrations précédentes³, mais comme partie intégrante et accomplissement du Triduum. En conséquence, pour garder au Triduum pascal sa structure ternaire, la réforme liturgique l'a fait commencer avec la célébration de la Cène du Seigneur : ainsi, du Jeudi soir jusqu'à la nuit de Pâques, on restitue l'espace chronologique de trois jours⁴.

b) Brève analyse des grands offices de la Semaine Sainte : le Dimanche des Rameaux et de la Passion :

La Semaine Sainte commence donc par le Dimanche des Rameaux et de la Passion qui juxtapose dans un raccourci saisissant le triomphe dérisoire et si bref de Jésus acclamé comme Messie lors de son entrée à Jérusalem et le drame sombre de la Passion (on lit ce dimanche la Passion selon saint Matthieu, saint Marc ou saint Luc) dans lequel la liturgie nous plonge aussitôt jusqu'au cri déchirant de la Mort sur la croix. La Liturgie des Heures nous fait vivre la même tension et les mêmes contrastes et nous fait percevoir à quel point sont indissociables la Croix et la Gloire de la Résurrection.

Pour ce qui est de la procession et de la Messe des Rameaux, nous aimerions rappeler simplement ceci : un des gestes essentiels de cette procession est **l'entrée dans l'église** et il ne s'agit donc pas simplement d'imiter les habitants de Jérusalem qui acclamaient Jésus avec des palmes. Et c'était précisément ce que signifiait le rite ancien de **l'ouverture des portes de l'Eglise**. En effet, même si sa signification était devenue un peu énigmatique et la façon de le traiter liturgiquement quelque peu folklorique, le sens reste très beau et très profond : ce rite manifeste que, dès le début de la Semaine Sainte, nous célébrons de façon indissociable la Mort *et* la Résurrection du Christ et le geste de passer en procession sous le porche de l'Eglise préfigure notre propre entrée dans la gloire de la Résurrection. C'est parce que le peuple passe avec le Christ sous le portail de l'Eglise - et dans les églises médiévales, le portail est conçu

² Il n'est pas inutile de remarquer comment cette dérive d'une compréhension théologique du salut chrétien axée uniquement sur l'événement de la Croix, au détriment de la Résurrection, s'enracine dans une déformation de la tradition liturgique : ceci donne à réfléchir sur le rôle primordial de la prière liturgique de l'Eglise comme génératrice d'identité chrétienne.

³ On ne peut ici s'empêcher d'évoquer ce qu'était devenue la célébration de la Vigile pascale, avant que Pie XII ne la restaure dans sa forme authentiquement traditionnelle. Elle était célébrée le Samedi Saint au matin : les cérémoniaires ou les liturges les plus avertis prenaient soin de voiler les ouvertures des églises afin de suggérer une ambiance de "nuit pascale" ; la liturgie du feu pascal était célébrée dans l'église, ce qui laisse imaginer l'ampleur symbolique des signes, etc ... Comment se fait-il que trente ans après ce retour à une vérité liturgique libératrice, il ait fallu récemment un document romain pour rappeler que la Vigile pascale ne se célèbre pas comme une "messe anticipée du samedi soir" ?

⁴ Cette décision eut pour conséquence immédiate de faire de l'Office des lectures du Jeudi Saint un acte liturgique du même type que ceux du Mercredi ou du Mardi Saints (= fêtes solennelles).

comme un arc de triomphe -, qu'il marche à la suite du Christ Vainqueur de la mort vers le sanctuaire, lieu de la présence eucharistique et sacramentelle du Seigneur ressuscité. On comprend donc pourquoi on chantait le psaume 23 :

"Ouvrez-vous, portes éternelles :
Qu'il entre le Roi de Gloire !

c) Le Jeudi Saint : la Cène du Seigneur.

La célébration de l'office de la Cène du Seigneur associe elle aussi trois grandes dimensions liturgiques et sacramentelles : le geste eucharistique, le lavement des pieds et l'agonie au Jardin des oliviers. Dans sa prière, l'Eglise contemple son Seigneur qui, dans la célébration de la Pâque avec ses disciples, puis dans le signe du lavement des pieds et dans l'agonie accepte librement de mourir pour le salut du monde. Cette anticipation, sous sa double forme, sacramentelle et "existentielle" est capitale: elle nous montre que la Passion - qui se déroulera par la suite de façon apparemment inexorable et où Jésus semblera passif et "muet comme l'agneau que l'on mène à l'abattoir" - est non seulement prévue mais voulue par Jésus qui en est l'acteur véritable. C'est pourquoi, par avance, Jésus accepte sa mort au moment de l'agonie. C'est pourquoi, par avance, il célèbre sa mort dans le pain qui est son corps livré et dans la coupe qui est son sang versé pour la multitude des hommes. Comme l'évangile de Jean nous le rapporte: "Ma vie, nul ne Me la prend, mais c'est Moi qui la donne: J'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre" (Jean 10, 18). C'est pourquoi enfin, Il veut que cette mort qui s'accomplira demain sur la croix comme salut et service de l'humanité, quand Il prend la condition de serviteur, d'esclave et de dernier de tous, soit manifestée, présente et agissante jusqu'à la consommation des siècles au cœur même de l'Eglise par le sacrement du service, par le sacrement du Christ serviteur, par le ministère presbytéral : d'où le sens du lavement des pieds : Jésus se fait le serviteur des Douze pour les instituer serviteurs de leurs frères : pas n'importe quels serviteurs, mais des serviteurs au nom du Christ : "Je vous ai donné *l'exemple pour que vous fassiez comme moi J'ai fait pour vous*" (Jean 13, 15).

C'est la raison pour laquelle, l'adoration au Reposoir peut commencer par la lecture des chapitres 13-17 de l'Evangile selon saint Jean. C'est une antique coutume monastique de lire, le soir du Jeudi Saint, les dernières paroles de Jésus à ses disciples. Il semble profitable, dans la mesure où les circonstances pratiques le permettent, d'intégrer cette coutume dans la veillée liturgique d'adoration et de *veiller* avec le Christ en écoutant son ultime enseignement.

d) Le Vendredi Saint : Office de la Passion et de la Croix du Seigneur.

Cet office est l'un des plus anciens et l'un des plus beaux de la Liturgie romaine. Dans une très grande sobriété, l'Eglise célèbre la Mort de son Seigneur et accueille la puissance du Salut de Dieu manifestée par le scandale de la croix.

La première partie de la célébration est une liturgie de la Parole : d'abord la prophétie d'Isaïe sur le Serviteur souffrant puis le texte tiré de l'Épître aux Hébreux nous montrent le mystère de la mort de Jésus préfigurée par celle du mystérieux Serviteur souffrant, comme s'il s'agissait de nous faire entendre que le Christ, par sa souffrance rédemptrice est présent à toute souffrance d'un bout à l'autre de l'histoire. Puis, vient la Passion selon saint Jean : il n'y a

plus qu'une seule réalité, celle de Jésus s'avançant librement vers sa mort et acceptant, dans la totale remise de Soi-même entre les mains du Père, d'être livré aux mains des pécheurs pour lesquels Il donne sa vie. Tout le rythme de cet office est celui d'une immobilité contemplative et contenue dans laquelle se déploie toute la puissance de l'Amour trinitaire au cœur d'un monde aveuglé par la haine et le péché.

La seconde partie est la grande prière universelle. Dans l'acte unique de la mort du Fils se livrant totalement au Père, est pour ainsi dire rassemblée et précontentue toute la prière de supplication et d'intercession qui sera jamais adressée au Père. Dans la vaste emprise de cette prière vraiment universelle, l'Eglise ne fait que se couler dans la prière de son Seigneur priant et donnant sa vie pour le monde entier.

La troisième partie, l'Adoration de la croix avec le célèbre des Impropères, moment de l'entrée solennelle de la croix, acclamée par toute l'Eglise qui y reconnaît le trophée de la victoire de Dieu sur le péché et l'infidélité. Le texte des Impropères reprend les thèmes prophétiques du jugement que Dieu prononce sur l'infidélité et l'ingratitude de son peuple, mais en même temps l'assemblée chante le *Trishagion*, elle proclame ainsi la sainteté de Dieu. Tel est le sens paradoxal de ce grand texte liturgique : un peuple pécheur confesse dans la louange et l'action de grâce la sainteté du Dieu qui le sauve. Puis le rite du dévoilement de la croix nous rappelle que l'événement de la croix et de la mort du Seigneur est un mystère, une *Apocalypse*⁵ et que sa signification ne nous est pas immédiatement accessible, comme on s'imagine comprendre le sens d'un fait divers ou d'un reportage historique sur une condamnation à mort. Ce dévoilement signifie donc que l'intelligence de cet événement ne peut nous être donné que dans la foi et par la célébration ecclésiale et sacramentelle du mystère.

La quatrième partie est la communion aux Présanctifiés : la communion de ce jour où nous célébrons liturgiquement la mort du Seigneur n'est-elle pas la manifestation la plus éclatante de cette parole de Paul : "J'en ai l'assurance, *ni la mort ni la vie*, ... ni le présent ni l'avenir, ni aucune créature, *rien ne pourra nous séparer de l'Amour de Dieu manifesté dans le Christ, notre Seigneur*"⁶ .

Pour compléter cette structure de l'office latin, nous voulons mentionner un élément du rite byzantin et qui s'appelle l'*Epitaphios* : dans ce rite, on porte en procession un suaire brodé et richement orné, signifiant ainsi liturgiquement l'article du *Credo* : "Il fut mis au tombeau". Pourquoi ne pas transposer ce rite dans nos liturgie, en gardant toute la sobriété romaine caractéristique du Vendredi Saint, par exemple, en conduisant en procession la croix qui avait été vénérée auparavant jusqu'au pied des marches du reposoir ? Un tel geste donnerait à l'office de la passion et de la croix sa conclusion "dogmatique" et permettrait de créer un lieu de prière près du reposoir, la kénose de la croix succédant à la présence eucharistique⁷.

⁵ En grec le mot *apokalypsis* signifie précisément dévoilement.

⁶ *Romains* 8, 38-39.

⁷ C'est ce qui est proposé de façon concrète dans la *Liturgie Chorale du Peuple de Dieu* (Volume I de la *Semaine Sainte*, Sylvanès, 1991), de la façon suivante : cette procession très lente se déroule au chant de quelques strophes de l'adaptation française du *Stabat Mater* et quand la croix est déposée sur un coussin, on chante le Choral de l'attente de la Résurrection dont le texte, inspiré largement du Cantique des cantiques, clôt l'ensemble de la célébration sur une note d'espérance et de paix

e) Le Samedi Saint :

Ce jour est un jour de silence: on ne célèbre pas l'Eucharistie et l'Office que l'on chante ce jour-là est une contemplation du Christ endormi dans le tombeau, mystère de l'ensevelissement et du silence de Dieu dans le repos du septième jour de la création, le Shabbat, prélude de la nouvelle création. Mystère également de la "Descente aux Enfers", lorsque le Christ commençant son œuvre de Salut auprès de ceux que la Mort retient captive, va "dans les profondeurs de la terre" pour y relever Adam notre Père, signe de ce que l'accomplissement de la récapitulation de toute l'histoire passée présente et à venir en la Personne du Fils unique commence à se réaliser. C'est le premier pressentiment de la Pâque, comme un premier frisson de la joie qui revient sur la terre, après l'horreur du Golgotha: seul, le langage de la liturgie peut faire percevoir avec une telle finesse la profondeur et la beauté de ce surgissement du Sauveur au cœur d'un monde encore sous le choc de la violence qui vient de s'y déchaîner, et nous faire ainsi entrer dans la tendresse et la douceur de cette nuptialité de la création sauvée par son Epoux, le Verbe fait chair, au moment où commencent à retentir les premiers chants de la tourterelle, annonciateurs de ce printemps divin qui va transfigurer le monde.

f) La vigile Pascale :

C'est alors qu'éclate dans la nuit de Pâques le cri de la victoire sur la mort, le cri des veilleurs qui célèbrent la Vigile Pascale : "Le Christ est ressuscité !" Cette Vigile est "la source de toute liturgie". Elle se déroule comme la triple célébration du Christ vivant. D'abord dans le symbole de la flamme de feu : feu nouveau, buisson ardent de la chair du Christ ressuscité, qui flamboie dans la nuit dans la signe du feu pascal allumé devant l'église ; flamme du cierge pascal qui s'avance dans la nuit obscure tandis que tous les chrétiens allument leur cierge à sa lumière, car c'est de sa vie que nous sommes vivants et "dans sa Lumière que nous voyons la lumière"⁸. Alors dans une très belle envolée lyrique, le célébrant ou le diacre convoque l'assemblée céleste et tout l'univers visible à participer à la joie de l'Eglise recevant la lumière du Christ : c'est le chant solennel de l'*Exsultet*.

La deuxième célébration n'est plus seulement symbolique, c'est celle de notre participation réelle à la Résurrection du Christ par le baptême, car désormais, ce n'est plus nous qui vivons mais c'est le Christ qui vit en nous⁹ : après avoir évoqué les œuvres de salut que Dieu a accomplies pour son peuple par le moyen du signe de l'eau, l'eau du chaos primordial fécondée par la présence de l'Esprit qui planait sur elle, les eaux de la Mer Rouge qui furent le moyen du salut pour Israël voué à la mort face aux chars de Pharaon, l'eau qui coulait du seuil du Temple dans la vision d'Ezéchiel, l'eau baptismale est consacrée, afin que tous ceux qui y seront plongés par le signe du baptême, mourant au vieil homme, ressuscitent avec le Christ pour la vie éternelle. S'enchaîne alors la célébration du baptême des catéchumènes qui se sont préparés au cœur de la communauté ecclésiale¹⁰. Enfin toute l'assemblée reçoit l'eau baptismale en proclamant la foi de son baptême.

⁸ Psaume 35 (h 36), 10.

⁹ Le lecteur aura reconnu ici la paraphrase de la formule de *Galates 2, 20*.

¹⁰ Il est très important que la Vigile pascale soit le moment de la célébration des baptêmes : trop souvent, pour des raisons de convenances familiales ou de commodité facile (ne pas faire trop long !), on prive une communauté chrétienne de la manifestation visible et sacramentelle de sa fécondité spirituelle et missionnaire :

Ainsi régénérée, l'assemblée peut célébrer le troisième mystère de la présence du Christ en elle : après la lumière illuminatrice et l'eau régénératrice, c'est le pain et le vin, le Corps et le sang : après la lumière illuminatrice et l'eau régénératrice, c'est le pain et le vin devenant le Corps et le Sang du Christ dans le souffle de l'Esprit qui inaugurent et mènent à son achèvement la nouvelle création, en fondant toute chose et toute personne dans la communion de l'Amour trinitaire. C'est alors que s'accomplit vraiment la Pâque telle que la chante cette très antique homélie attribuée à Hippolyte et qui a été mise en musique dans la *Liturgie chorale du Peuple de Dieu* :

C'est la Pâque du Seigneur, clame l'Esprit,
c'est la Pâque du Seigneur en vérité.
Le Seigneur a versé son sang
en *signe* de l'Esprit qui devait venir
Il nous a *signés* de son sang,
et nous avons été protégés.

O Christ, tu ouvres la fête de l'Esprit
tu nous entraînes dans la danse mystique
ô Pâque de Dieu qui descend du ciel sur la terre
et qui de la terre remonte vers le ciel
En toi la création tout entière
s'assemble et se réjouit. Alléluia !

O Christ Dieu souverain, Roi dans l'Esprit,
étends les mains sur ton Eglise
et protège-la du mal !
Donne-lui de pouvoir chanter avec Moïse
le chant triomphal !
Car à toi est la victoire
pour les siècles des siècles. Alléluia !

comment les chrétiens peuvent-ils "réaliser" (et non seulement "penser") que leur vie est *baptismale*, si tous les baptêmes se font de manière privée, en dehors des actes de rassemblement publics de la communauté chrétienne ? Comment une communauté peut-elle se comprendre comme existentiellement missionnaire, si la célébration des baptêmes n'est pas là pour attester sacramentellement sa fécondité dans l'Esprit. On n'échappera pas à cette loi profonde de la vie de l'Eglise : sa vitalité ecclésiale est strictement proportionnée à la réalité de sa vie sacramentelle. L'échec relatif de la réforme liturgique voulue par le Concile Vatican II n'a pas d'autre cause que la méconnaissance de cette "loi".